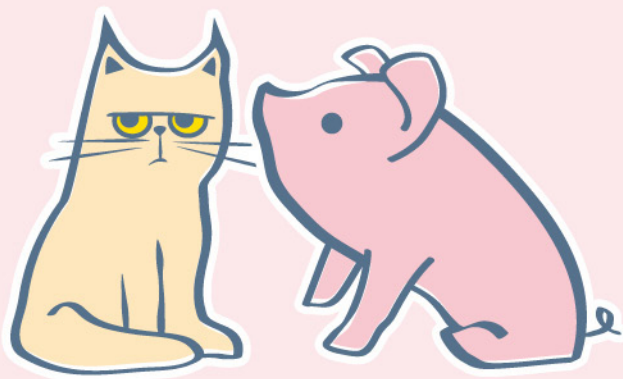


CO
éditions
/ ROMAN

Paul Dubreuil

Amour,



*crème anglaise
et pétasfine*

Paul Dubreuil

*Amour, crème anglaise
et pétafine*

Roman



Du même auteur, publié chez n'co éditions

Fantasy / Science-fiction :

Chroniques de Diamanterre

- *Épisode 1 : Bienvenue dans le système* (mars 2022)
- *Épisode 2 : Le Roi-Druide* (juillet 2022)
- *Épisode 3 : Le troisième continent* (février 2023)
- *Épisode 4 : Les larmes de Fafnir* (juillet 2024)

Les samouraïs des étoiles (mai 2023)

L'effet domino – L'expansion galactique (intégrale) (octobre 2023)

Templier – Le dernier gardien (2^e édition, juin 2024)

Les âmes sœurs de Varanine (décembre 2024)

Columbus – La trilogie stellarque (intégrale) (novembre 2025)

Thrillers / Policier :

Sous influence (juin 2022)

Affaire de sang (janvier 2023)

Le passé en abyme (2^e édition, mai 2023)

Je suis un sorcier (août 2023)

Mort d'une joggeuse (février 2024)

Virusse (2^e édition, août 2024)

Vogue tragique à Saint-Jean (octobre 2024)

Amer cocktail (mars 2025)

Invisible(s) (juin 2025)

Ailleurs...

Fantasy / Science-fiction :

La deuxième vie de Benjamin Augrandpied (Éditions de l'Arbre-Monde)

Thrillers / Policier :

La mémoire en fusion (Éditions Saint-Honoré)

De Profundis (Éditions Sydney Laurent)

Vous reprendrez bien des clams (Éditions de l'Arbre-Monde)

Sommaire

Première partie – Londres	2
1 – Introspection (début) – 18 février 2025 (première partie)	2
2 – Déclic n° 1 – 31 décembre 2024	7
3 – Déclic n° 2 – 1 ^{er} janvier 2025	11
4 – Déclic n° 3 – Charlotte 1.0	16
5 – Discussion à cœur ouvert	22
6 – Déclic n° 4 – Carruthers, 26 janvier 2025	27
7 – Charlotte 2.0, 10 février 2025 – Et pourquoi pas ?	33
8 – Douglas, 11 février 2025 – Alea jacta est !	39
9 – Introspection (fin) – 18 février 2025	45
Deuxième partie – Larguez les amarres !	51
10 – 20 février 2025. Ça sent les vacances !	51
11 – 21 février 2025. First time's a charm ?	57
12 – Le charme opère	62
13 – <i>Deal!</i> Et préparatifs	67
14 – Un bon compromis ?	72
15 – Ô temps, suspends ton vol !	80
16 – Intermezzo 1 – Mars 2025	88
17 – Intermezzo 2 – avril 2025	96
18 – Intermezzo 2 (suite)	102
19 – Intermezzo 2 (fin)	108
20 – Cécile – Questions et réflexions	115
Troisième partie – Installation	122
21 – Naomi	122
22 – Début d'installation... Mai 2025	128
23 – Installation et première nuit	134
24 – Première nuit (suite)	140
25 – C'est vraiment parti, cette fois-ci	146

26 – Pas vraiment chou blanc, mais pas loin	153
27 – Début de sac de nœuds	159
28 – Le sac de nœuds s'épaissit	164
29 – Confidences sur l'oreiller	171
30 – Cécile	177
31 – Naomi – Questions sans réponses	183
32 – Douglas – Début de réponses	190
33 – Charlotte – C'est aussi ça, le rugby ?	197
34 – Douglas – Révélation	202
Quatrième partie – Nouvelle vie	210
35 – Cécile – Et maintenant, que vais-je faire ?	210
36 – Douglas – Hello, London !	216
37 – Épisode nocturne lupin	222
38 – Cécile	225
39 – Douglas	230
40 – Cécile et Douglas – C'est parti	235
41 – Douglas et Cécile – Parce qu'il faut bien finir	240

*« Qui a la vache, a le lait,
et qui a le cochon, a les voisins mécontents. »
(Proverbe paysan)*

Première partie

Londres

1

Introspection (début) – 18 février 2025
(première partie)

De retour chez lui, ce soir-là, Douglas décida qu'une petite séance d'introspection était nécessaire à l'entrée du week-end. Mais, avant toute chose, il fallait parer au plus pressé : nourrir Mister Poops.

C'était Jennifer qui l'avait ramené à la maison, sur un coup de tête. Son argument ? Elle en avait assez de rester seule pendant que Douglas allait s'amuser à gagner des fortunes à La City avec ses petits copains et copines traders.

Au début, Mister Poops ne s'appelait pas ainsi. Elle l'avait baptisé Fluffy, en raison de son poil long et soyeux, déjà lorsqu'il était chaton. Il n'avait pas réalisé, à l'époque, que c'était un Maine coon qui avait dû coûter une fortune. Jennifer ne négotait jamais sur ce qu'elle achetait, que ce soit les vêtements, la nourriture, ou

même les voitures, et surtout lorsque ce n'était pas son argent. La dernière en date était une Jaguar XF avec laquelle elle n'avait guère roulé plus de cinq mille kilomètres avant de s'en désintéresser totalement. Ils étaient allés la voir ensemble, et il avait cédé. Il faut dire qu'il était amoureux. Ou, du moins, il croyait l'être. Il faut dire également que, lorsqu'on vit en plein centre de Londres, l'usage d'une berline de ce type est assez limité. Le seul intérêt est qu'elle montre à tous le standing de son propriétaire, et Jennifer était très attachée au standing, en commençant par le sien.

En revanche, elle avait entièrement raison lorsqu'elle disait qu'il gagnait beaucoup d'argent. Certains de ses collègues étaient moins fortunés que lui, dans tous les sens du terme. Il était l'étoile montante, chez Carruthers et Fils. Il leur avait fait faire des profits si élevés que le vieux Carruthers, le fondateur de la firme, lui avait proposé de le prendre comme associé : on ne se sépare pas de la poule aux œufs d'or, dans ce métier. Surtout si la poule en question a un flair de limier pour tout ce qui concerne les investissements, quels qu'ils soient. Douglas s'était spécialisé dans ce qu'il appelait « le rachat déconstructif ». Il avait créé le terme de toutes pièces et, pour être parfaitement honnête, il ne voulait strictement rien dire. Mais il trouvait que ça sonnait bien. En gros, cela consistait en l'acquisition d'une société qui battait de l'aile. De préférence, il fallait qu'elle touche à plusieurs domaines différents. Puis, il se contentait de trouver des investisseurs décidés à se procurer — à prix d'or — les différentes branches de la compagnie moribonde, soit pour donner le coup de grâce à un concurrent potentiel, soit parce qu'ils y voyaient la possibilité de refaire du profit en y injectant un minimum de liquidités.

Et, pour être encore plus honnête, il ne se préoccupait pas particulièrement de l'élément humain. Ce qui arrivait aux employés des sociétés démantelées ne le concernait pas. Après tout, dès qu'on sort de chez soi, c'est la jungle. Et dans toute jungle, il y a du danger. Donc, pendant plus de dix ans, presque quinze en réalité depuis qu'il était sorti de la fac, Douglas s'était enrichi. Énormément. Au point de se rendre acquéreur d'un grand duplex

qu'il avait payé comptant sur les docks de St Katharine et dont l'immense salon donnait sur la Tamise : une vue imprenable que lui enviaient tous ses collègues traders. Évidemment, c'était sans compter sur ses différents portefeuilles qui dormaient, bien à l'abri chez son banquier. En peu de temps, l'étoile montante de La City s'était constitué un patrimoine à rendre un héritier de Donald Trump jaloux. Douglas n'en était pas plus heureux pour autant.

Mais revenons à Mister Poops ex-Fluffy.

Ou plutôt, non. Commençons par Jennifer Mc Kenzie, fille unique de Sir Archibald Mc Kenzie (troisième du nom), magnat du gaz et du pétrole de la mer du Nord. Un mètre soixante-sept, cinquante-sept kilos, chevelure blond-platine et taille de guêpe sculptée par d'interminables heures passées dans les salles de sport, Jennifer, Jen pour ses amis et amants, n'avait jamais manqué de rien. C'est probablement la raison pour laquelle, très jeune, elle avait vécu dans l'ennui perpétuel. Après avoir rebondi de *boyfriend* en *boyfriend*, tous aussi nantis les uns que les autres, elle avait rencontré Douglas au cours d'une garden-party organisée par son père dans la demeure ancestrale, un manoir des Highlands qui avait la réputation d'être hanté. Il est toujours bon, pour une grande famille écossaise de prétendre avoir des ancêtres qui rôdent dans les couloirs par les nuits sans lune. Cela ajoute de la crédibilité au nom. Et en Écosse, on croit à ces choses-là. Douglas s'était donc retrouvé à cette soirée par obligation, car il était déjà plus ou moins l'ambassadeur de Carruthers auprès de ses clients, et Sir Archibald n'était pas le moins important.

Et, comme toujours, les canapés et les sandwiches au concombre avaient fait leur effet, tout autant que le Pim's¹. Jennifer sortait d'une histoire aussi douloureuse que lugubre avec l'héritier poussiéreux d'un lord du Sussex dont les seules passions étaient les chevaux et les voitures de collection. Par conséquent, elle rêvait

1 – Ce breuvage fut créé en 1840 par James Pimm, restaurateur londonien. La recette toujours secrète aujourd'hui est essentiellement composée d'un assemblage de gin, de plantes et de liqueur de fruits.

d'exotisme. Y avait-il donc quelqu'un de mieux que Douglas Cooper pour cela ? Il était issu d'une famille de roturiers : il faut entendre par là que ses parents, bien que fortunés, n'étaient nullement nobles. Par conséquent, c'était certainement l'idée de s'encaïllier avec un jeune homme sorti des basses strates de la société qui avait fait pencher la balance. Pour elle, c'était le summum de l'exotisme, à l'époque.

Jennifer n'était pas une méchante fille, pourtant. Elle était juste née avec une cuillère d'argent dans la bouche, et elle s'ennuyait, voilà tout. Ce qui nous ramène à Fluffy. Jennifer était une blasée chronique, et la vie de compagne d'un trader à succès n'est pas forcément très amusante. Ni très variée. Surtout en considérant que Douglas était totalement dévoué à son patron, et à son propre compte en banque, par voie de conséquence. Ce qui fait qu'il ne prenait pas ou peu de vacances, dernièrement. Il disait qu'il ne pouvait pas se permettre de s'absenter : ses responsabilités envers son équipe étaient trop importantes. Fluffy était donc arrivé dans le paysage : ils n'avaient pas encore d'enfant, fût-il à l'état de lointain projet. Un chat ferait donc l'affaire.

Le seul problème était que Jennifer n'avait JAMAIS eu d'animal de compagnie. Des chevaux, oui, un chat ou un chien non. Pas même un hamster ou un poisson rouge. Et, aussi adorable fût-il, Fluffy avait besoin qu'on s'occupe de lui, ce qui voulait dire qu'il fallait le nourrir, le brosser, jouer avec lui... et s'assurer de nettoyer sa litière quotidiennement, car il était particulièrement productif. Un mammoth ! Outre l'odeur pestilentielle qu'il était capable de dégager, le volume quotidien était particulièrement impressionnant. Douglas l'avait donc rebaptisé, ce que Jennifer n'avait pas trouvé particulièrement amusant, et elle était partie. Pas à cause de la blague, pourtant. Elle avait tout simplement atteint une nouvelle limite et désirait passer à autre chose. Ils s'étaient séparés en bons termes et se donnaient régulièrement des nouvelles. Mais Mister Poops était resté.

Dernièrement, elle filait le parfait amour sur le yacht — et dans les bras — d'un armateur suédois, du côté des Bermudes. Douglas

ne l'avait pas trop mal pris. Il n'appréciait pas plus que cela Henrik Magnussen, et le fait de le savoir, pour ainsi dire, entre les mains de Jennifer lui avait semblé être une bonne blague, à l'époque. C'était alors qu'il avait réalisé que la présence de Jennifer n'avait été qu'un interlude agréable, sans plus. En revanche, il s'était attaché à Mister Poops. Auparavant, lorsqu'il rentrait de sa journée à La City, c'était pour trouver Jennifer devant la télé, un masque au concombre — comme les sandwiches — sur le visage. Maintenant, son chat lui sautait dessus, réclamant son quota de gratouilles et le gratifiant de ronrons sonores tout en lui pétrissant l'épaule et en ravageant ses chemises au pli immaculé même en fin de journée. Bien sûr, il fallait aussi aérer l'appartement. Mais le matou le valait bien.

Évidemment, Douglas avait bien versé une larme ou deux au départ de Jennifer, mais cela n'avait pas trop duré. La vie continuait, après tout. Ou pas...

2

Déclic n° 1 – 31 décembre 2024

La fête battait son plein et le Cristal Roederer coulait à flots pour le passage à la nouvelle année organisé par Robert Carruthers au quarante et unième étage du Gherkin². Douglas n'en était pas à sa première flûte. C'était donc graduellement qu'un sentiment de quiétude avait commencé à l'envahir. Jennifer l'avait quitté six mois auparavant, et, jusqu'à ce moment précis, il ne s'était pas rendu compte à quel point elle ne lui manquait pas. Mais alors, pas du tout !

Il aurait dû avoir des remords à cette seule pensée. N'importe quel gentleman proche de la quarantaine en aurait : après tout, il n'avait strictement rien fait pour la retenir. Leur association — c'était ainsi qu'il en était venu à considérer leur couple — n'avait été que cela. Deux personnes qui décident de passer un peu de temps ensemble. Rien n'avait été gravé dans le marbre, aucune promesse n'avait été échangée. Une union triste dans un monde grisâtre. Il y a des fusions qui fonctionnent et d'autres qui capotent. La leur entrait dans la seconde catégorie.

Il n'était pas ivre, mais il se sentait bien, à la limite de cette douce euphorie qui vous gagne lorsque vous atteignez un certain taux d'imbibition. Juste avant de parvenir au niveau de l'ébriété. Ce n'est jamais le même suivant les personnes. Vous restez lucide, mais vous planez un peu.

2 – *Un des immeubles les plus célèbres de Londres. Il est surnommé ainsi à cause de sa forme qui rappelle de loin celle d'un cornichon (pour ceux qui n'ont pas mauvais esprit). Les deux derniers étages servent généralement à l'organisation d'événements privés.*

Le traditionnel compte à rebours avait eu lieu. *Three! Two! One! Happy New Year!*

Pour l'occasion, c'était William, l'aîné des Carruthers, qui s'était chargé du décompte, de sa voix de fausset. Douglas avait beaucoup de peine à le supporter. Il ne comprenait pas qu'un tel incompetent devienne l'héritier de la fortune colossale de sa famille, en partie du moins, étant donné qu'il avait deux frères et trois sœurs, tous plus intelligents et plus talentueux que lui. Robert et Fiona avaient bien travaillé. Toujours est-il que c'était lui qui était destiné à reprendre les rênes de la société lorsque son père déciderait de raccrocher sa musette. Douglas présumait que s'il ne l'avait pas encore fait, c'était parce qu'il se rendait compte de l'ineptitude intellectuelle de son fils.

Tous s'étaient précipités vers les baies vitrées pour contempler le spectacle du gigantesque feu d'artifice dont les explosions multicolores se reflétaient sur les eaux noires de la Tamise. Tout autour de lui, ce n'étaient que des « Oh! » et des « Ah! » émerveillés. Quant à lui, il avait du mal à s'enthousiasmer à la vue de cette débauche de couleurs, toujours les mêmes si on y pensait, aux frais des contribuables londoniens dont il faisait partie.

Douglas connaissait la valeur de l'argent. Dans son métier, c'était nécessaire. Il pensait donc que cette petite fortune aurait pu être investie dans autre chose que des fusées et des gros pétards. Et surtout, plus utilement. Il avait donc assisté au spectacle d'un air détaché.

Détaché. C'était le mot juste. Il avait eu cette expérience presque mystique de sortir de son corps pour observer tous ceux qui l'entouraient. Il avait pris conscience que Natacha — ou était-ce Nathalie? — était pendue à son bras, probablement parce qu'elle voulait lui mettre le grappin dessus. Ou peut-être était-ce parce qu'elle avait du mal à tenir sur ses jambes?

C'était une de ses jeunes collègues, récemment embauchée par William, qui était toujours à la recherche de sang neuf mais pas nécessairement compétent. Elle avait bien dix ans de moins que Douglas. À ce moment précis, il avait eu l'impression de se

retrouver tout au fond de la salle, à contempler une multitude de dos qui s'agitaient au ralenti dans une sorte de brouhaha cotonneux. Natacha ou Nathalie lui avait passé les bras autour du cou et l'avait embrassé goulûment sur la bouche. Après tout, c'était le Nouvel An, n'est-ce pas ? Comment pouvait-il le sentir alors qu'il était supposé être sorti de son corps ? Il n'en savait rien. Il savait juste que l'haleine de la femme était chargée en Cristal Roederer.

Le regard de William en disait long, également. Un regard légèrement chassieux, porcin. Et surtout, un regard chargé d'une jalousie qui exsudait la volonté primale du mâle alpha : *chasse gardée*.

Et puis, subitement, il avait réintégré son corps et toutes ses sensations étaient revenues d'un coup, se transformant en une cacophonie de bruits et de senteurs, dont l'odeur aigrette de la sueur de William qui s'était doucement rapproché, ainsi que celle, plus florale, de Nathalie — il s'était finalement décidé pour ce prénom —, dont le corps se faisait maintenant plus pressant contre le sien. Et ce bruit, toujours ce bruit, fort, à la limite du supportable, mélange des hurlements de joie alcoolisée des invités, et du *boom boom boom* rythmique des subwoofers qui distillaient une musique que personne n'écoutait vraiment, mais sur laquelle un grand nombre se trémoussaient. Et aussi toutes ces conversations entremêlées, dialogues de sourds parce que personne n'écoutait personne, en réalité. Entre le bruit et l'alcoolémie, c'était devenu virtuellement impossible.

William avait embarqué Nathalie. Celle-ci avait regardé Douglas en s'éloignant de lui, plus ou moins contrainte et forcée par un William bien décidé à obtenir un retour sur investissement. Douglas avait cru lire de la panique dans les yeux de la fille, un peu comme dans un mauvais film où l'héroïne est en train de se noyer. Elle tend la main vers son compagnon. Pendant un bref moment, leurs doigts se touchent, il parvient même à les agripper, puis ils se mettent à glisser, doucement, tout doucement, et il finit par les lâcher et la fille s'enfonce lentement, le regard déjà mort, laissant l'homme inconsolable. Bien entendu, la scène se déroule

au ralenti : il faut faire durer le plaisir aigre-doux de la disparition pourtant anticipée mais aussi redoutée. À ce moment précis, il avait ressenti comme une pointe de remords : il aurait peut-être dû insister pour qu'elle reste avec lui.

Et c'est à cet instant qu'un éclair de lucidité, comme une épiphanie, avait traversé son esprit embrumé par le champagne.

Est-ce ainsi que ma vie va se dérouler? Tous les jours, tous les ans pareils, jusqu'à ma retraite?

Malgré tout, une pointe de regret l'avait assailli, alors qu'il observait les mains baladeuses de William, qui ne se gênait pas pour les laisser traîner sur la croupe rebondie et tentante, il est vrai — d'autant que la robe moulante en lamé rouge ne faisait rien pour dissimuler les courbes de la jeune femme —, de Nathalie.

À un moment donné, les pulsations des basses s'étaient tues, apportant un bref répit aux tympanes martyrisés de Douglas. Il avait vu Nathalie glisser quelques mots à l'oreille de William, qui avait opiné, l'air pas si convaincu que cela. La jeune femme s'était alors éloignée en direction des toilettes, proches de la sortie, en lançant un regard appuyé à Douglas. Il avait reçu le message cinq sur cinq et s'était empressé de la rejoindre discrètement tout en surveillant William du coin de l'œil. L'héritier avait recommencé à gigoter au son des subwoofers qui s'étaient réveillés, un peu comme un ours qui se balance d'une patte sur l'autre, dans ce qu'il pensait probablement être une danse particulièrement sexy.

Douglas avait alors disparu au détour du couloir menant à la sortie. Nathalie l'y attendait, impatiente.

— Je n'en peux plus de ses mains baladeuses! Et en plus, il pue! Raccompagne-moi, s'il te plaît. J'en ai marre.

— Allons-y. Tout cela commence à me fatiguer.

3

Déclat n° 2 – 1^{er} janvier 2025

— Mon Dieu ! C'est quoi, cette odeur ?

C'est pire qu'une alarme de réveil !

Le hurlement fut suivi d'un véritable séisme sur le lit, accentué par le matelas à eau dont Douglas avait toujours refusé de se séparer. Tout jeune déjà, il avait développé une faiblesse lombaire que seul ce type de literie avait été à même de soulager. En revanche, quelques séparations houleuses s'en étaient suivies, notamment Deborah, son premier véritable crush à la fin de ses études. Pas de chance : elle était sujette au mal de mer.

En parvenant difficilement à décoller la paupière droite, il parvint à marmonner.

— Quelle heure est-il, Nathalie ?

— Je ne sais pas qui est Nathalie, moi, c'est Naomi ! Et ce n'est pas l'heure, le problème ! C'est cette odeur de... de mer... aaaaah ! C'est quoi ce monstre ?

Quatorze kilos de fourrure ronronnante atterrirent doucement sur le lit, accompagnés d'un *mrreaawww* guttural. Mister Poops, qui s'était planqué à l'arrivée du couple, venait de se manifester en se frottant vigoureusement au visage de son colocataire, ou, plus exactement, son esclave personnel. Naomi pouvait clairement discerner les poils qui volaient dans tous les sens.

Douglas prit le temps de se redresser tout en ouvrant péniblement son deuxième œil.

— Tu ne crains rien, c'est Mister Poops, mon Maine coon.

Puis il entreprit de gratouiller le sommet du crâne du félin. Le ronron, assez discret jusque-là, augmenta instantanément d'une dizaine de décibels. L'animal était d'un gris profond rayé de bandes plus claires. Ses longues oreilles pointues étaient coiffées d'aigrettes presque noires, un peu comme chez un lynx. Sa queue touffue dressée, il fixait Naomi d'un œil jaune scrutateur. Douglas se crut obligé de continuer ses explications devant la mine horrifiée de la jeune femme.

— Il fait toujours ça le matin. Enfin, ça et... attends deux secondes.

Complètement réveillé, maintenant, Douglas se leva dans un glougloutement peu engageant du matelas, empoigna le chat qu'il retourna dans ses bras, en le tenant comme un nouveau-né, le ventre en l'air, puis il fila vers la cuisine, laissant Naomi médusée, plantée, nue au milieu de la chambre.

Elle l'entendit ouvrir deux fenêtres, puis un raclement suivit, qui dura quelques secondes, relayé par le *clap* d'un couvercle de poubelle qui se referme. Graduellement, la puanteur commença à s'estomper pour finir par disparaître, à moins que ses récepteurs olfactifs ne se soient peu à peu acclimatés. Elle avait lu quelque part qu'en cas de mauvaise odeur, il fallait respirer profondément pendant un certain temps pour saturer lesdits récepteurs. Cela suffisait, semblait-il, pour surmonter la gêne occasionnée.

Elle profita de l'absence de Douglas pour se rhabiller prestement avant d'aller le retrouver dans la cuisine, assis sur une chaise, les genoux squattés par la grosse boule de poils.

— Euh... je crois que je vais rentrer, maintenant.

— Déjà? Tu ne désires pas grignoter quelque chose avant? Je peux te faire un thé ou un café, si tu veux.

— Non merci, vraiment. Je... je ne supporte pas les chats. En plus, je suis légèrement allergique à leurs poils.

— En réalité, l'allergie vient de la salive qu'ils laissent sur leur fourrure et...

Elle ne lui laissa pas le temps de continuer.

— Je sais, mais... laisse tomber, tu veux bien?

— On s'appelle, alors ?

— Euh... je ne sais pas si c'est une très bonne idée. C'était très bien, toi et moi, mais je crois qu'il vaut mieux nous en tenir là. Et... si tu pouvais rester discret à la boîte, ça m'arrangerait.

Douglas se contenta d'opiner, pas plus malheureux que cela malgré le râteau qu'il venait de se prendre.

Une de perdue... une de plus de perdue.

La réflexion débile lui arracha une sorte de gloussement qui coïncida avec la porte de l'entrée qui se refermait sur Naomi. En lui-même, il ne put s'empêcher de s'interroger sur son incapacité à retenir une femme. Tout semblait démarrer normalement, et puis, très vite, celle-ci se lassait. Dans le cas de Naomi, c'était son record personnel. Sa vie était-elle trop terne ? Pas assez romantique, peut-être ? Et pourtant, il ne mégotait pas sur les week-ends en amoureux, ou encore les escapades gastronomiques dans des lieux plus ou moins insolites. Comme le dernier restaurant de Londres où il avait emmené Jennifer. Il s'appelait *Dans le noir*, en français dans le texte. Le concept était pour le moins original, puisqu'on y mangeait à l'aveuglette. Cela permettait, d'après eux, de profiter pleinement des saveurs sans être parasité par l'environnement. Il s'était amusé comme un petit fou, Jennifer un peu moins. Elle avait toujours été méfiante avec la nourriture. L'effet psychosomatique ne s'était d'ailleurs pas fait attendre, puisqu'elle avait été malade toute la nuit. Le romantisme de la situation était donc passé par la fenêtre.

Pour Naomi, le chat avait été le catalyseur, mais Douglas ne doutait pas que leur relation, née sur un malentendu, était vouée à l'échec dès le départ. Elle s'était servie de lui pour échapper aux griffes de William et il s'était bien volontiers laissé faire. Un *deal*, en quelque sorte, où chacun des deux avait trouvé son compte, le temps d'une nuit. Peut-être aurait-il pu ou dû insister pour qu'elle reste, mais l'argument du chat lui avait semblé imparable, sur le moment. Et, pour être totalement honnête, il n'avait pas eu très envie de faire des efforts.

Malgré tout, Douglas se demandait ce qui ne tournait pas rond chez lui. Était-il trop froid ? Pas assez ? Pourquoi tous ses collègues de travail étaient-ils en couple, alors qu'il était incapable de garder une nana plus de quelques mois ?

Physiquement, il y avait bien pire que lui : un mètre quatre-vingt-cinq, plutôt svelte et sportif, il avait même échappé au nez proéminent de son paternel. Le visage était régulier et encadrait deux yeux noisette. Quant à ses cheveux, ils étaient sa fierté. Noirs et épais, Jennifer adorait passer sa main dedans, s'extasiant sur leur aspect soyeux. Alors, qu'est-ce qui n'allait pas ?

C'est à ce moment précis que son portable sonna.

— Bonne année, frérot ! Tu t'es bien amusé hier ?

Décidément, Charlotte n'en ratait pas une. Toujours la première à mettre les pieds dans le plat !

Charlotte était sa petite sœur, plus jeune que lui de presque dix ans. Une blondinette à l'énergie débordante, toujours prête à tout. Cela lui avait valu pas mal de déboires, tant sur le plan sentimental que professionnel, mais elle avait une facilité extraordinaire à rebondir tout en trouvant du positif dans toute situation, fût-elle catastrophique. Il n'avait toujours pas mis le doigt sur ce qui pouvait l'abattre plus de cinq minutes. Elle était temporairement célibataire et, aux dernières nouvelles, travaillait comme vendeuse chez Foyles³.

Il se contenta d'une réponse neutre.

— Bof, tu sais, c'est toujours plus ou moins la même chose : champagne hors de prix et petits fours décongelés. Et du concombre, tout plein de concombre.

— Dans le Gherkin, c'est plutôt normal, non ? T'as conclu avec Naomi ?

— Ma parole ! Tout le monde était au courant sauf moi !

— Évidemment, idiot ! J'en ai parlé à plusieurs de tes collègues. Il y a des paris sur le jour.

— Eh bien, ils peuvent s'arrêter de parier ! Et, attends... comment connais-tu mes collègues ?

3 – La plus grande librairie de Londres.

— Pourquoi ? T’as pas conclu ? Et pour répondre à ta question, une fille a bien le droit d’avoir ses petits secrets, non ? Affaire classée. Donc, pour en revenir à nos moutons, t’as pas conclu, c’est ça ?

— Non... enfin si, mais c’est terminé.

— Déjà ? T’as été si nul ?

— Non, enfin, je ne crois pas. En réalité, elle voulait éviter William.

— Le gluant ? Pas étonnant. Et ?

— Et je l’ai ramenée à l’appartement, mais ce matin, elle a été réveillée par Mister Poops. Je crois que c’est mort.

— Pourquoi ? Il est adorable.

— Elle a dit qu’elle était allergique. Mais en réalité, je crois qu’elle n’avait pas vraiment envie de rester avec moi, c’est tout.

— Je suppose. Et tu vas faire quoi, maintenant ? Rester au pieu et te morfondre ?

— Que veux-tu que je fasse d’autre aujourd’hui ? Personne ne travaille à la boîte. T’as une autre idée ?

— Ne bouge pas. J’arrive.

Il essaya bien de l’en dissuader, mais elle avait raccroché. Tel qu’il connaissait sa sœur, il était certain qu’elle avait déjà quitté son appartement. Elle habitait du côté de Camden Town : il ne lui faudrait guère plus d’une demi-heure pour sonner à sa porte.



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Paul Dubreuil

Amour, crème anglaise et pétaline

Version gratuite - Ne peut être vendu

Illustration de couverture : JYG

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne

nco-editions.fr